Document generated on 07/01/2025 4:47 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Morte

Myriam Afriat

Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4082ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Afriat, M. (2001). Morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 7–7.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Morte

Myriam Afriat

Elle marche vers l'évocation d'anciens mystères, ses bras frêles reposant comme de longues tiges entrecroisées. Le souffle n'est plus qu'un souvenir dans ce visage que le maquillage effleure à peine, comme la vie autrefois fut caresse lointaine, une brise à peine ressentie.

Elle s'est éteinte de tous ces silences que jamais ne voila aucune parole de tendresse. Elle avait attendu, longuement, le regard fixe tendu vers l'horizon, à espérer qu'apparaisse une silhouette. Le rêve au bord des cils.

Les heures sur sa peau avaient formé une brume épaisse, une toile étanche entre elle et le mouvement agité des rues et des cafés, que les soirées chaudes remplissaient de voix et de klaxons. Mais de ces bruits elle se sentait exclue, dans l'exil des rires et des appels que sa fenêtre même ouverte ne laissait plus pénétrer.

Ne fréquentait ni bars ni lieux publics. Solitaire et assoiffée, elle attendait au bord de la vie, au coin de ses espérances. Parfois croisait un regard, captait un sourire. Une ébauche à peine, une esquisse abandonnée. Une aquarelle peinte sur une toile d'araignée. Mais très vite se refermaient les rideaux, et ses paupières, sur une autre nuit fragile.

Peu à peu avait emmuré ce trop douloureux désir. Isolée dans une solitude qui n'en finissait plus de la ronger. Et sans un cri, sans même un mot ou une note qu'on laisse derrière soi dans l'espoir d'une attention tardive et vaine, elle s'était effacée, gommée de la vie, pour enfin mettre ainsi un terme à l'attente.

Dans son cercueil ouvert, son regard ne retient plus le jeu des ombres fugaces qui s'infiltrent dans les coulées de la lumière, l'éclairage a tamisé le cri des veines déchirées. Vidée de son sang et de ses entrailles, elle attend, muette, un visiteur qui ne viendra pas.